Développement durable et territoires

Économie, géographie, politique, droit, sociologie

Vol. 12, n°1 | Mai 2021

Collectifs agricoles

George Marshall, 2017, *Le Syndrome de l'autruche. Pourquoi notre cerveau veut ignorer le changement climatique*, Domaine du possible, Actes sud, 405 pages.

Stéphanie Leroux

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/developpementdurable/19084>

DOI : 10.4000/developpementdurable.19084

ISSN : 1772-9971

Éditeur

Association DD&T

Référence électronique

Stéphanie Leroux, « George Marshall, 2017, *Le Syndrome de l'autruche. Pourquoi notre cerveau veut ignorer le changement climatique*, Domaine du possible, Actes sud, 405 pages. », *Développement durable et territoires* [En ligne], Vol. 12, n°1 | Mai 2021, mis en ligne le 26 mai 2021, consulté le 28 mai 2021.

URL : <http://journals.openedition.org/developpementdurable/19084> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/developpementdurable.19084>

Ce document a été généré automatiquement le 28 mai 2021.

Développement Durable et Territoires est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale 4.0 International.

George Marshall, 2017, *Le Syndrome de l'autruche. Pourquoi notre cerveau veut ignorer le changement climatique*, Domaine du possible, Actes sud, 405 pages.

Stéphanie Leroux

- 1 L'ouvrage de George Marshall est sorti en 2014 en Angleterre sous le titre suivant : *Don't Even Think It: Why our Brains Are Wired to Ignore Climate Change*. Le livre est ensuite traduit par Amanda Prat-Giral et édité en français en 2017, dans la collection du Domaine possible et co-édité par Actes Sud/COLIBRIS, sous le titre *Le syndrome de l'Autruche, pourquoi notre cerveau veut ignorer le changement climatique*.
- 2 George Marshall est un militant écologiste anglais ayant occupé des postes décisionnaires en communication pour différentes ONG américaines et anglaise : *Rainforest Information Centre (US)* ; *Rainforest Foundation (UK)* ; *Greenpeace (Ca.)*. L'auteur écrit aussi pour des journaux comme *The Ecologist* ou encore *The Guardian*. Depuis 2004, il s'investit dans l'association qu'il a créée *Climate Outreach* (« sensibiliser au climat »). Celle-ci milite pour l'adoption d'un mode de vie à faible émission carbone. C'est dans le cadre de cette association que George Marshall entreprend d'écrire des livres tout public. Un premier opus sort en 2007 : *Carbon Detox, your step-by-step guide to getting real about climate change* chez Gaia Books Ltd, en anglais uniquement. Comme un guide pour les changements de régimes alimentaires, il y propose des petites astuces pour modifier nos modes de vie et réduire notre empreinte carbone.
- 3 *Le Syndrome de l'autruche* fait partie de ces ouvrages actuels¹ cherchant à comprendre pourquoi la société est enlisée dans le déni ou l'inaction face à l'accélération du changement climatique. L'auteur attribue le problème à des biais psychologiques qui nous empêcheraient de modifier nos points de vue, nos comportements et nos manières de vivre. Les échecs sont aussi attribués aux stratégies communicationnelles du monde scientifique devenu inaudible par son langage abstrait, distant, aride et consensuel aux injonctions politiques. Le langage scientifique se retrouve alors inadapté aux débats médiatiques qui, eux, s'apparentent à des combats de catch rhétoriques. Les stratégies communicationnelles des écologistes sont quant à elles trop culpabilisantes, trop catastrophistes ou trop optimistes, ou encore trop communicantes (martellement d'un message sur le registre dramatique et qui ne fait plus effet), etc. De plus, il énonce que les normes et les codes sociaux communautaires ont une ascendance sur l'acceptation ou le rejet des discours alors que le fait d'appartenir à un mouvement politique ou militant serait devenu clivant. Ainsi, le changement climatique serait notamment pris en étau entre deux camps antagonistes : les climatosceptiques d'un côté et les écologistes de l'autre.
- 4 George Marshall effectue aussi des recommandations pour dépasser cette inertie. Il appelle à modifier les manières de regarder et de communiquer sur le changement climatique, afin de dépasser les clivages communautaires, et de transformer les préoccupations partisans en causes communes. Plus encore, il invite à développer une posture spirituelle faisant apparaître dans les discours la sincérité émotionnelle issue des préoccupations qui animent les alerteurs. Il part en effet du principe que « les théories, les graphiques, les projets et les données parlent presque entièrement à notre cerveau rationnel, ce qui nous aide à évaluer les preuves et, pour la majorité d'entre nous, à reconnaître qu'il y a là un problème majeur. Mais ce n'est pas ce qui nous pousse à agir. [...] Ainsi, ceux qui défendent l'adoption de mesures pour lutter contre le changement climatique doivent faire tout leur possible pour parler aux deux cerveaux [rationnel et émotionnel] » (p. 96). Car le cerveau émotionnel (chapitre 10) est celui qui nous pousse à agir. Dans cette perspective, George Marshall appelle à développer une communication ouverte et optimiste – ce qu'il effectue, chemin faisant, dans son livre – afin de créer de la proximité et de faire entrer dans les esprits l'idée que modifier ses modes de vie est source

d'épanouissement. L'auteur n'est pas le seul à utiliser cette stratégie. On peut notamment citer les succès éditoriaux grand public de et avec Pierre Rabhi comme *Vers la sobriété heureuse* (Rabhi, 2010) ou bien *Pierre Rabhi, semeur d'espoirs* (Le Naire, 2013) ; ou encore ceux, dans un tout autre registre, des collapsologues comme Pablo Servigne, Raphaël Stevens et leurs collègues (Deléage, 2017 ; Semal, 2019) lorsqu'ils publient par exemple *L'entraide, l'autre loi de la jungle* (Servigne et Chapelle 2017) et *Petit traité de résilience locale* (Servigne, 2015).

- 5 L'issue de la lecture du livre laisse cependant planer un sentiment mitigé d'incomplétude. En effet, le sujet est resté trop focalisé sur le changement climatique, sur la communication et la psychologie – qui ne font pas tout – pour comprendre l'inertie sociétale et produire ensuite ses recommandations qui demeurent néanmoins intéressantes.
- 6 L'auteur semble considérer que chaque individu aurait un pouvoir égal dans la société, renvoyant à chacun la responsabilité de l'inertie globale (N. Bulle *et al.*, 2020 ; Dubet, 2010). De la sorte, il n'aborde pas du tout la question de l'organisation sociétale qui nous gouverne. Par exemple dans le chapitre 37, lorsqu'il critique les experts en climatologie continuant de prendre l'avion pour leurs vacances ou leurs activités professionnelles, l'auteur pointe une incohérence – présentée comme un « rituel de désaveu public » (p. 334) – qu'il analyse par la psychologie où même les experts demeureraient des êtres humains tiraillés par « des intentions contradictoires qu'ils essaient de concilier » (p. 332). Mais les experts en climatologie ont-ils le pouvoir d'utiliser un autre mode de transport que l'avion pour partir en colloque dans une société organisée par des temporalités rythmées par la vitesse et les temps courts ? Disposent-ils de moyens de transport doux et de temporalités adaptées pour voyager de manière décarbonée ? Si ce n'est pas le cas et de manière plus globale, devons-nous renoncer à la mobilité ? Jusqu'à quel point devrions-nous rester sédentaires ? Sinon, les politiques publiques n'ont-elles pas un rôle à jouer pour nous aider à modifier nos modes de vie ? L'« addiction à l'avion » (p. 331), la force d'esprit et la responsabilité individuelle ne peuvent décemment pas être les seuls arguments pour expliquer le maintien de ces pratiques baignant dans une société aux dynamiques de liberté, de contraintes et de hiérarchies des pouvoirs bien plus complexes. Plus encore, l'idéologie qui anime les pouvoirs occidentaux dominants n'est-elle pas un facteur essentiel dans la compréhension de l'inertie sociétale ? Car ses rapports au monde sont ceux d'une civilisation qui se définit comme étant moderne en s'opposant et se posant en supérieur à l'égard de la nature et de ses mutations, s'appuyant sur les progrès techniques dans sa volonté de s'en émanciper (Descola, 2001 ; Leroux, 2020).
- 7 De même, militer sur les modifications des modes de vie uniquement à partir du changement climatique paraît poser problème. L'auteur explique lui-même que le phénomène est particulièrement abstrait, que ses enjeux idéels et concrets sont trop éloignés des préoccupations quotidiennes jusqu'à celles des experts eux-mêmes, ce qui ne permet pas de réagir pour modifier nos modes de vie (p. 326-335). Or, le changement climatique se relie facilement aux autres préoccupations écologiques dès lors qu'il est observé par le prisme de l'idéologie globale qui gouverne le monde depuis la Révolution industrielle. Certains de ces phénomènes écologiques ont de plus grandes proximités à l'égard des préoccupations humaines, à l'image des pollutions liées à l'industrie agricole, de l'utilisation des voitures en milieu urbain, ou encore de la question du gaspillage et des déchets, etc. Utiliser le seul argumentaire du changement climatique,

de manière cloisonnée, pour motiver à changer de société, comme le fait l'auteur mais aussi le monde politique, n'est-il pas un écueil qui maintient l'inertie ?

- 8 Au-delà de ces quelques remarques, cet ouvrage est très documenté et le style plutôt agréable à lire. Il comporte de nombreuses références scientifiques et livre une mine d'informations pour comprendre les relations entre la psychologie comportementale et les stratégies de communication qui se jouent autour des questions écologiques dans les sociétés américaines et anglaises.

BIBLIOGRAPHIE

Association Climate outreach, <https://climateoutreach.org>, consulté le 15/04/2021.

Deléage J-P., 2017, « À propos de la société écologique et ses ennemis de Serge Audier », *Écologie & politique*, vol. 2, n° 55, p. 137-152, <https://doi.org/10.3917/ecopo1.055.0137>.

Descola Ph., 2001, « Par-delà la nature et la culture », *Le Débat*, vol. 2, n° 114, p. 86-101, <https://www.cairn.info/revue-le-debat-2001-2-page-86.htm>.

Dubet F., 2010, *Les places et les chances. Repenser la justice sociale*, La République des idées, coll. Sciences humaines, Paris, Éditions du Seuil, 120 p.

Le Naire O., 2013, *Pierre Rabhi, semeur d'espoirs*, entretiens, Arles, Actes Sud, 176 p.

Leroux S., 2020, « L'esprit de la nature sauvage au cœur de la contre-culture initiée par la Beat Generation : enquête sur ses fondements », *Mélange de Science Religieuse*, n° 77/3.

L'année sociologique, 2020, numéro de la revue « L'individualisme méthodologique » n° 70, PUF, 288 p.

Rabhi P., 2010, *Vers la sobriété heureuse*, Arles, Actes Sud, 163 p.

Semal L., 2019, *Face à l'effondrement. Militer à l'ombre des catastrophes*, L'écologie en question, Paris, PUF, 362 p.

Servigne P., Chapelle G., 2017, *L'entraide : L'autre loi de la jungle*, Paris, Les liens qui libèrent, 224 p.

Sinaï A., Stevens R., Carton H., Servigne P., 2015, *Petit traité de Résilience Locale*, Éd. Charles Leopold Mayer, 120 p.

NOTES

1. Par exemple, voir la recension de Marie Drique du livre de Cynthia Fleury et Anne-Caroline Prévot sur « *Le souci de la nature. Apprendre, inventer, gouverner* » dans cette même revue (vol. 9, n°1, mars 2018) ainsi que le dernier ouvrage de Bruno Latour, 2017, *Où atterrir ? Comment s'orienter en politique*, Paris, La Découverte, coll. « Cahiers libres », 160 p.

AUTEUR

STÉPHANIE LEROUX

Stéphanie Leroux est maître de Conférences en Géographie à l'Université Catholique de Lille et au Centre d'Histoire des Sociétés, des Sciences et des Conflits (CHSSC, EA 4289) à l'Université Picardie Jules Verne (UPJV). Elle explore le concept de l'habiter qui s'intéresse aux rapports au monde et aux autres, à la manière de se construire en construisant le monde. Partant de travaux sur le tourisme international et les questions d'interculturalité, son cheminement intellectuel l'a amené à s'intéresser aujourd'hui à la contre-culture et aux rapports naturels et sauvages au monde et aux autres, développés par les cultures alternatives.